



Cahiers d'études africaines

165 | 2002
Varia

Lentz, Carola. – *Die Konstruktion von Ethnizität. Eine Politische Geschichte Nord-West Ghanas, 1870-1990.* Köln, Rüdiger Köppe Verlag, 1998, 690 p., index, bibl. (« Studien zur Kulturkunde », 112 Band).

Mamadou Diawara



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/1475>
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002
ISBN : 978-2-7132-1420-2
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Mamadou Diawara, « Lentz, Carola. – *Die Konstruktion von Ethnizität. Eine Politische Geschichte Nord-West Ghanas, 1870-1990.* Köln, Rüdiger Köppe Verlag, 1998, 690 p., index, bibl. (« Studien zur Kulturkunde », 112 Band). », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 165 | 2002, mis en ligne le 25 mai 2005, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/1475>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Lentz, Carola. – *Die Konstruktion von Ethnizität. Eine Politische Geschichte Nord-West Ghanas, 1870-1990.* Köln, Rüdiger Köppe Verlag, 1998, 690 p., index, bibl. (« Studien zur Kulturkunde », 112 Band).

Mamadou Diawara

- 1 L'anthropologie a rarement connu un débat aussi fécond sur le concept et la réalité de l'ethnie que celui des années 1980-1990. L'apport substantiel de la tradition anglo-américaine est illustré par plusieurs auteurs¹, tandis que la tradition française s'exprime de façon plus véhémement². L'*Ethnologie* allemande, puisque c'est comme cela qu'on l'appelle, n'est pas demeurée en reste³. Cependant, le défi d'une œuvre de grande envergure, fondée sur l'anthropologie et l'histoire, restait entier à relever. L'ouvrage de Carola Lentz s'y attaque avec brio.
- 2 Que signifie aujourd'hui l'ethnizité au nord-ouest du Ghana à l'époque coloniale où il n'existait pas d'expression consacrée (p. 628)? Le contexte colonial a transformé les conditions de la « production de la localité » : comment les acteurs africains se sont appropriés hier et aujourd'hui les nouvelles institutions politiques ?
- 3 Lentz divise l'œuvre en deux parties. La première se fonde sur la transformation du paysage politique et sur les discours des administrateurs coloniaux britanniques, complétés par les récits de témoins locaux (ch. 1). Dix chapitres rendent compte de cette production polyphonique d'histoires. Les chapitres 2 et 3 traitent de la « pacification » et des nouvelles frontières administratives ; les quatre suivants (chap. 4 à 8) étudient minutieusement la création des chefferies reliées à des catégories ethniques, l'introduction de rituels et de pratiques administratives sur mesure qui devaient s'insérer dans la nouvelle tectonique de la *Gold Coast* et des *Northern Territories*. Les chapitres 8 et 9

montrent comment de nombreux paysans nandomer ont été installés sur des terres de populations Sisala en pays Lambussie, désormais élevé au rang de *division*, ce qui jette les bases de conflits futurs. Les chapitres 6 et 10 montrent comment les regroupements divers recourent au vocabulaire ethnique pour se constituer alors qu'ils dépassent, et de loin parfois, la frontière ethnique. C'est le cas des organisations de migrants, des églises. Plusieurs « entités ethniques » particulières aux frontières divergentes se constituent derrière une apparente simplicité. Certaines frontières ont un caractère plutôt linguistique, et les nouvelles communautés qui en ont résulté ont été des foyers de conflits (chap. 8 et 10) au sujet des normes culturelles locales.

- 4 La deuxième partie du livre, en six chapitres, analyse l'appropriation par les Africains des constructions coloniales à partir des années 1940. En voici les deux articulations fondamentales. La première considère les nouveaux discours sur l'ethnicité, qui datent déjà des années 1950, et qui se poursuivent avec les débats récents des intellectuels dagara. Ils s'interrogent sur les « vrais » ethnonyms et la possibilité d'écrire l'histoire des groupes ainsi désignés, compte tenu des traditions orales et des documents coloniaux. La seconde étudie l'histoire de groupements à caractère ethnopolitique, comme la *Nadom Youth and Development Association*, qui ont été fondés à partir des années 1970, mais qui sont fréquentés également par les travailleurs migrants. Ceci faisant, l'auteur analyse les objectifs et les stratégies de la politique à caractère ethnique menée par les deux acteurs susmentionnés et par les paysans.
- 5 La conclusion souligne les liens complexes qui régissent les rapports entre l'ethnicité et d'autres formes anciennes d'identité collective, et scrute les conflits potentiels entre l'acceptation territoriale et linguistico-culturelle d'une communauté ethnique, les relations entre l'appartenance ethnique et la hiérarchie sociale, et enfin l'enracinement de l'identité ethnique dans un réseau d'identités collectives, tantôt complémentaires, tantôt compétitives, qu'on n'acquiert pas de naissance.
- 6 Les Dagara ou Dagaba constituent un ensemble de populations qui vivent sur un territoire bien plus vaste que Nandom. C'est seulement une fois cette localité érigée en chefferie de canton qu'elle a été placée au cœur d'une trentaine de villages. Aujourd'hui encore, nombre de paysans de ces villages ne s'identifient pas comme « Nandome ». Lentz cite de plus l'exemple similaire de Lambussie. Les autorités coloniales ont voulu organiser une ethnie en chefferie de canton, mais ont rapidement réalisé que cela n'était qu'une fiction puisque les chefferies étaient d'emblée multiethniques, et que les groupes ethniques dépassaient les limites des petites chefferies forgées pour les besoins de la cause.
- 7 Comment les habitants de Nandom et de Lambussie, deux villages du nord-ouest du Ghana, à la composition si complexe, se représentent leur histoire précoloniale ? Les recherches de Carola Lentz se sont d'emblée inscrites dans un contexte de conflit ouvert suite au décès du chef de Nandom. Une seule certitude se dégageait des récits : le patricien des Dikpiele était le premier Dagara de Nandom ; ils descendaient de Zenouo. Zenouo a vécu un certain temps dans le village de Lambussie, plus tard habité par les populations sisala de Nandom (p. 63). À l'opposé, on trouve une autre version publiée par Bening, où Nandom ne serait qu'un site mis à la disposition des étrangers par les autorités de Lambussie (p. 77). Le terme Dagara, ou Dagaba, qui a fini par désigner une des communautés locales, est probablement un « exonyme » (p. 60). Ces ethnonyms, devenus usuels à partir du début du siècle dernier, sont utilisés sans précaution aussi bien par les administrateurs coloniaux que par les missionnaires, les ethnologues, et les informateurs locaux. Ils le font avec une telle certitude qu'on dirait que ces groupes

avaient déjà existé comme aujourd'hui. Bien sûr, il s'agit pour les uns et les autres, en dépit de cela, d'établir une continuité entre le présent et le passé (pp. 45-46). Cette histoire contradictoire et complexe, vue de l'intérieur, fait écrire à l'auteur cette belle parabole sur le passé de la fondation de Nandom, comparé à un champ : le champ a certaines limites, qui en font un espace réservé à certaines plantes, mais il peut être emblavé de diverses espèces interfécondes qui se croisent pour en produire de nouvelles.

- 8 Face à ce complexe du nord-ouest, les premiers envoyés de la Couronne britannique n'ont pas trouvé mieux que de puiser dans une dichotomie confortable qui fait de la région une *belt of inhospitable barbarous tribes* qu'on a volontiers opposée aux musulmans de Wala, du Gonja, de Zabarima de Sofa (p. 82). Rattray, l'anthropologue colonial, écrivait que Gurunsi, un des ethnonymes actuels, signifiait en dagbani *foolish ones* ou bien *bush men*. Les critères de communauté d'ascendance, de langue et de culture qui tendent à définir une identité ethnique dans ces réseaux de populations n'inspirent qu'une réponse : la pluriethnicité. Ce caractère a été renforcé dans un contexte, qui empire, marqué par la chasse aux esclaves, les famines et la mobilité sous la contrainte des guerres.
- 9 Le paramètre de la religion revêtait encore plus d'importance que celui de l'ethnie. Pas plus que les seigneurs de guerre de Wala, du Gonja du Dagomba, du Zabarima et du Sofa que le Sisala et le Dagara n'affichaient, une identité ethnique. Les nombreuses désignations dues à l'étranger (exonymes) ne déterminaient pas de conscience ethnique interne au groupe ainsi nommé.
- 10 Comment les Britanniques se sont appropriés ce territoire étranger et son peuple ? Il n'y a rien de mieux que l'impôt *per capita* comme « preuve convaincante de souveraineté » (p. 113). L'administration britannique a vite déchanté face aux difficultés innombrables rencontrées après deux ans de collecte en 1900 et 1901. Irvin finit par s'opposer à ce système peu pratique qu'il a fait remplacer par les travaux forcés (« *free labour* »). Il a fallu attendre 1936 pour voir introduire de nouveau l'impôt de capitation.
- 11 Dans le même temps, une tournée d'inspection a été organisée en « pays lobi » par les autorités britanniques. Sa conclusion : le manque cruel en pouvoir centralisé et le rôle purement nominal du souverain (p. 120). Il fallait donc y palier en instituant un pouvoir fort, exercé par les *headchiefs*. Ce fut fait. Loin de tout idéalisme pour le soi-disant *indirect rule*, la politique de centralisation britannique a pris nettement le pas sur les systèmes locaux. Les bénéficiaires locaux du nouvel ordre des choses ont une toute autre lecture de ce phénomène que les perdants. Les premiers ont produit un discours qui voit dans ce fait colonial une simple confirmation d'un ordre précolonial (p. 120, 146), ce qui est une fiction qui consolide le nouveau paysage politique.
- 12 L'administration britannique a créé de toutes pièces les nouvelles chefferies qu'ils ont reliées aux catégories ethniques relues à leur manière. Pour le montrer l'auteur dissèque soigneusement, d'abord la contradiction entre le « modèle tribal » britannique et la réalité complexe du terrain, ensuite le hiatus qui marque le savoir ethnographique et la pratique politique, et enfin les rapports intimes qui unissent le discours ethnographique avec les objectifs politiques.
- 13 Dès le début des années 1930, l'acceptation de la *tribe* en tant que groupe de gens d'ascendance commune avec la même langue et la même culture avait été complètement déconstruit. La Couronne préparait ses agents pour le terrain, comme ces administrateurs en partance pour l'Afrique tropicale qui, en 1924, ont suivi à Oxford un an de cours de langue. Dès le milieu des années 1920, les administrateurs coloniaux étaient tenus de

passer un examen de *native language* avant leur nomination et leur mise en route. Paradoxalement, lorsqu'il s'est agit, pour l'administration coloniale, d'organiser le pays au goût de la Couronne, l'argumentation tribale a repris du service, comme si le débat fécond, qui l'avait enterré, n'avait jamais eu lieu (p. 228, 267 sq.).

- 14 La politique officielle de la Grande-Bretagne en matière d'administration visait, déjà en 1921, une certaine centralisation autour des grandes chefferies locales qui devaient nécessairement absorber les petites pour créer de véritables *native states* sur le modèle du Dagomba, du Gonja ou du Manprusi (p. 120, 269). Parallèlement, l'impôt de capitation a fait son entrée définitive et a permis, lentement mais sûrement, à travers les rôles d'impôts, de relier physiquement chaque homme à un hameau, chaque hameau à un village et l'ensemble des villages à une *division*. Cette relation doit être définie et écrite une fois pour toute (p. 279). De plus, on a commencé à fixer par écrit les lois qui régissent le mariage ; les pays dagara et lobi ont vu leur loi codifiée par écrit en 1938. L'action pour s'inscrire dans la durée a pris en charge l'organisation des écoles. L'école de Lawra, qui a ouvert en 1919, a organisé son recrutement en fonction des critères communautaires fixés par les Britanniques. À chacune des *divisions* a correspondu un nombre déterminé d'élèves. Chaque *division* a été identifiée à une *tribe*, dont on a vu des chefs défendre leur droit foncier « coutumier » avec des arguments britanniques (p. 313). L'installation de paysans nandomer sur les terres sisala a été une source de conflits graves et persistants.
- 15 L'Église a développé des communautés alternatives aux ethnies. Elle a attiré à elle des hommes et des femmes intéressés par l'efficacité des médicaments des « Blancs ». Les prêtres sont allés jusqu'à faire renoncer les paysans à leurs autels. Tant que vous leur sacrifierez, il ne pleuvra pas, c'était la menace des prêtres qui marquaient d'autant plus les paysans locaux en période de sécheresse. La mission a réservé ses écoles, berceau de l'élite locale, à ses coreligionnaires. De plus, les mineurs, migrants par excellence et présents dans chaque famille (p. 228), s'étaient volontiers convertis à la nouvelle religion dont la réglementation du divorce leur assurait l'emprise sur leur fiancée (p. 215). On en arrive à une frontière religieuse et politique, comparable dans ses grandes lignes à celle de l'époque qui a précédé l'intervention coloniale. Elle se trace de la manière suivante : pour plusieurs musulmans de Wala, un Wala converti au christianisme n'est plus un *vrai Wala* ; en revanche pour la plupart des chrétiens dagara, celui qui se convertit à l'islam n'est plus un *vrai Dagara* (p. 342, 347). L'Église a même réussi à réaliser un nouveau réseau social qui ne correspond ni à l'identité collective des patriciens locaux ni au *patriotisme local* développé par les *native states* (p. 298).
- 16 La conversion au christianisme ne signifiait pas l'adoption d'une religion comme une autre, mais l'accès à un *nouvel ordre avec des normes*, une conception qui n'ira pas sans confrontation avec le pouvoir colonial (p. 352). La controverse du cardinal Morins avec le Chief Commissioner Jones en est la preuve. Morins a accordé le statut de *loi* à l'éthique chrétienne, tandis que celle des gens est ravalée à la condition de *croyances et de coutumes païennes*. Cette attitude de l'Église a été une source de velléités d'indépendance pour les cadets locaux vis-à-vis du pouvoir des aînés. L'affrontement de la *loi* et de la *coutume* n'a pas laissé le pouvoir britannique indifférent, lequel tirait un avantage certain de l'autorité des aînés. L'administration n'a pas tardé à se faire entendre. Le Chief Commissioner Jones avait de la compréhension pour les chefs locaux qui trouvaient les activités chrétiennes nuisibles. Pour preuve, il a sommé « les chrétiens de rester sous l'autorité des chefs sous peine d'être punis pour désobéissance à leurs ordres loyaux » (p. 349, 353).

- 17 Le contenu des catégories ethniques coloniales, du reste très variable, était d'une permanence remarquable dans la politique locale (p. 394) ; pour preuve cette déclaration de Kwame Nkrumah qui distinguait le *tribalism* « exploité par la bourgeoisie régnante comme instrument de pouvoir politique » et la *tribu*, « synonyme de clan élargi avec la même langue ethnique dans le même territoire » (p. 386). Ce constat n'est pas gratuit ; il résulte de la naissance de fronts ethniques plus ou moins mouvants dont l'histoire est narrée. Comment les intellectuels locaux gèrent-ils cet héritage ? L'auteur montre par exemple comment ils ont discuté la validité de l'appellation de leur ethnie. Doit-elle s'appeler *Dagara*, *Dagaba* ou combiner *Lobi* avec *Dagarti* ? De plus, quel mythe de migration, quelle tradition orale doit-on adopter ? (pp. 410-411).
- 18 Les fronts ethniques, une fois constitués ou en voie de l'être, se sont avérés des terrains favorables à l'articulation de partis politiques naissants dans le contexte de la lutte pour l'indépendance. Les conflits entre chefs de circonscriptions administratives rivaux de Lawra et de Nandom expliquent le large succès du Northern People's Party (NPP). De même est démontré comment les conflits locaux se poursuivent au sein du parti politique majoritaire de l'époque, le Convention People's Party (CPP) (pp. 481-482).
- 19 L'auteur thématise clairement la question du droit politique des autochtones. Les conflits de la fin des années 1940 se posaient déjà en termes modernes. Hamile, un village fondé par les Sisala à la fin du siècle, a vu s'installer les premiers paysans dagara puis des négociants mosi (p. 524). Cette localité est le symbole même du village au carrefour de plusieurs frontières : la frontière internationale entre le territoire britannique et français, celle entre différentes unités de maîtrise de la terre, entre divers districts et chefferies administratives. Comment les populations ont tiré avantage de cet imbroglio – au-delà des batailles de chefs ? Telle est la question au centre de l'analyse. Les avocats étaient déjà à l'œuvre, il fallait décomposer le pouvoir religieux, le droit foncier et le pouvoir politique (p. 530, 537).
- 20 L'élite politique en gestation devra tenir compte de ces nouvelles barrières. Fin 1979, les anciens élèves du nord-ouest ont fondé plusieurs associations de ressortissants, comme par exemple la *Nandom Youth and Development Association* (NYDA) qui se conçoit comme un lobby qui agit en faveur de sa région d'origine. À remarquer que la NYDA est née au lendemain de l'avènement au pouvoir du premier président originaire du nord, le Dr Hilla Limann. Cette association comme ses semblables s'inspire des *West African Youth League* des années 1930 de l'administration britannique. À partir de 1960, sous le règne de Nkrumah, les ressources drainées vers le nord-est se sont plus accrues comparativement à celles drainées vers le nord-ouest. De ce fait, les ressortissants de la région défavorisée se sont organisés en *West Youth Association* en 1975 (p. 563, 580). Les associations se sont multipliées.
- 21 Comment définir le critère d'appartenance à ces associations ? Dans le cas de la NYDA, les contradictions ont vite éclaté entre l'élite basée à Accra et les membres restés au village. Comme les citoyens ne pouvaient plus attendre de solidarité matérielle substantielle des provinciaux, ils n'ont pas tardé à créer le *Accra Nadome Social Club* (p. 588, 594). De plus, la NYDA a décidé de limiter de façon drastique les droits de la communauté marchande locale, la *zongo-community*. Les *zongoide* ne peuvent prétendre à l'autochtonie quel que soit le nombre des générations passé en pays nandom, entendait-on dire (pp. 583-584). Le discours colonial essentialiste reprend du service. On se croirait en Zambie ou en Côte-d'Ivoire où il a fait plus de dégâts.

- 22 Carola Lentz montre à souhait que les problèmes structurels et les restrictions de l'action des associations de ressortissants ne sont pas imputables au *tribalisme* que les politiciens au gouvernement ont tendance à leur reprocher. Leur origine puise plus dans la géographie complexe des cultures, des langues et dans l'histoire politique changeante de la région. Pour le montrer, elle étudie l'ethnicité locale dans sa perspective historique, souligne sa pluralité et peint les spécificités régionales de l'idéologie des identités collectives en scène. Ici l'anthropologue met la dynamique historique à son service.
- 23 L'auteur va au-delà de l'*invention* pure et simple de l'ethnie, qu'elle fonde sur une histoire complexe, vraisemblable ou pas, faite de tracés de frontières et de constructions de communautés diverses. Elle ne se limite pas au discours de son analyse, elle observe méticuleusement chaque action et les mobiles qui la fondent. Les traditions orales codifiées ne sont pas les seules à l'œuvre. La quête s'est étendue aux laissés-pour-compte de l'historiographie que sont les témoignages du quotidien ou ceux relatifs à l'histoire récente. Là, c'est l'anthropologue qui recourt d'une manière féconde à sa discipline.
- 24 L'ouvrage de Carola Lentz est d'une étonnante fidélité à la tradition ethnologique allemande par la précision de ses descriptions. Une telle qualité est rare actuellement où nombre de collègues succombent à la tentation de la spéculation fondée sur le minimum de matériel de terrain. L'auteur, au risque d'inquiéter le lecteur impatient, prend le temps de rendre compte des récits et se range, sans état d'âme, dans la catégorie des hétérodoxes. L'ouvrage est resté à l'abri d'une certaine mode qui préfère aux échos féconds du terrain les sirènes d'une nouvelle orientation d'inspiration littéraire. L'auteur, tout en rendant compte fidèlement des textes qui ont cours, renonce d'entrée de jeu à la grande théorie et se concentre sur les faits au long de récits du quotidien (p. 28, 34).
- 25 Lentz confirme dans cette première œuvre magistrale consacrée à l'Afrique une réalité singulière de l'ethnologie allemande qui triomphe particulièrement sous la plume des « convertis »⁴. Formée en sociologie, en littérature puis en ethnologie, elle a gardé la dynamique du questionnement sociologique au service d'une analyse anthropologique féconde.
- 26 Le volume du pavé pouvait rebuter le lecteur si l'auteur, avec une précision de pédagogue, n'avait pas pris soin d'articuler clairement la question au centre de chaque partie, et de reprendre avec rigueur chaque chapitre sous forme de conclusion partielle. Voilà ce qui rend perméable les 690 pages qu'on lit volontiers d'un trait ou en plusieurs fois.
- 27 L'administration britannique a affecté chaque homme à une catégorie déterminée appelée *tribe*. Les femmes, comme le constate justement Lentz, ne sont pas thématiques. Elles appartiennent au groupe de leur mari (p. 629). Elle constate le même déficit dans le tableau dressé par Goody de la société *LoDagaa* (p. 47) qui aurait donné une toute autre image si l'auteur avait plus discuté avec les femmes et les jeunes gens lettrés. Certes, mais l'analyse exquise de Lentz ne les thématise pas non plus. Elles n'ont pas la parole, même si l'auteur prend le soin, au détour d'un paragraphe, de s'expliquer (p. 28). Le rôle des femmes dans la reproduction et la subversion de l'ethnicité au quotidien est si important qu'il peut faire l'objet d'un autre livre, écrit l'auteur, mais cet argument ne me paraît pas suffisant pour les gommer de la production historique au quotidien saisie sur le vif dans le présent ouvrage.
- 28 La clarté de l'étude aurait pu permettre d'évacuer à jamais ces expressions *tribe* ou *tribaler tradition* du jargon ethnographique (p. 32). L'auteur prend des précautions oratoires faites de guillemets, mais elles ne vont pas assez loin d'autant plus qu'on les oublie. Reconnaitre

qu'on ne fait pas de la théorie, même si le texte regorge de théorie implicite, laisse le lecteur sur sa faim puisqu'il doit encore affronter ce vocabulaire.

- 29 Ces quelques questions de fond sont suscitées par un ouvrage riche dont une des qualités est d'inciter à la réflexion dans une actualité débordante d'ethnicité. Carola Lentz nous offre un livre décidément beau qu'il est urgent de mettre à la disposition de ses interlocuteurs, peut être en anglais, en espérant que les velléités ethniques des différents protagonistes, éditeurs et bailleurs de fonds compris, le permettent.

NOTES

1. Voir Young, C. M., « Nationalism, Ethnicity and Class in Africa : A Retrospective », *Cahiers d'Études africaines*, 1986, XXVI (3), 103 : 421-495 ; Jenkins, R., *Rethinking Ethnicity : Arguments and Explorations*, London, Sage, 1997.
2. Voir Amselle, J.-L. & M'Bokolo, E., *Au cœur de l'ethnie : ethnies, tribalismes et État en Afrique*, Paris, La Découverte, 1985 ; Chrétien, J.-P. & Prunier, G., *Les ethnies ont une histoire*, Paris, Karthala, 1989 ; Bourgeot, André, *Les sociétés touarègues : nomadisme, identité, résistances*, Paris, Karthala, 1995.
3. Voir Elwert, G., « Nationalismus, Ethnizität und Nativismus : Über die Bildung von Wir-Gruppen », in G. Elwert & P. Waldmann, eds, *Ethnizität im Wandel*, Saarbrücken, Breitenbach, 1989 : 21-60 ; Schlee, G., *Identities on the Move. Clanship and Patoralism in Northern Kenya*, Manchester, Manchester University Press, 1989 ; Bierschenk, T., *Die Fulbe Nordbenins : Geschichte, soziale Organisation, Wirtschaftsweise*, Münster, Lit Verlag, 1997.
4. Je dois ce terme à Gerd Spittler (1997) qui, non sans ironie, l'appliquait à lui-même. L'homme est passé de la sociologie allemande, qu'il enseignait à Fribourg, à l'ethnologie qu'il professe à Bayreuth. Il féconde avec humour les théories et la pratique de l'ethnologie avec les thèses de Max Weber et de bien d'autres novices des amphithéâtres africanistes d'outre-Rhin. Georg Elwert et Justin Stagl, l'anthropologue de formation passé à la sociologie, appartiennent à cette catégorie d'hétérodoxes.